Christopher J. Ward, Brezhnev's Folly

Andreï Kozovoï

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/7199>

DOI : 10.4000/monderusse.7199

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009

Pagination : 861-865

ISBN : 978-2-7132-2261-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Andreï Kozovoï, « Christopher J. Ward, Brezhnev's Folly », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 50/4 | 2009, mis en ligne le 12 janvier 2011, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7199> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7199>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Christopher J. Ward, Brezhnev's Folly

Andreï Kozovoï

RÉFÉRENCE

Christopher J. WARD, **Brezhnev's Folly. The Building of BAM and Late Soviet Socialism**. Pittsburgh, PA : University of Pittsburgh Press, 2009, 218 p. (Pitt Series in Russian and East European Studies)

- 1 L'histoire de la construction du BAM (*Bajkalo-Amurskaja Magistral'*), ligne ferroviaire traversant la Sibérie et l'Extrême-Orient russe, reliant le lac Baïkal au fleuve Amur, pourrait à elle seule servir d'illustration à l'histoire tragiquement absurde de la Russie soviétique. Lancé dans les années 1930 sur les traces du Transsibérien, le BAMlag est d'abord un immense camp de travail qui emploie une main-d'œuvre forcée — essentiellement des « ennemis du peuple » — et s'inscrit dans une politique communiste de « grands travaux », au même titre que la construction de Magnitogorsk, du Turksib (voie reliant la Sibérie à l'Asie centrale), du métro de Moscou ou du Belomorkanal (le canal mer Blanche-mer Baltique). Interrompu à la guerre, ce projet pharaonique reprend dès 1943 et s'interrompt à la mort de Staline. Son bilan humain est lourd : on estime à près de 150 000 le nombre des victimes.
- 2 Associate Professor à la Clayton State University (Atlanta), Christopher Ward se penche depuis dix ans sur le BAM, dernier exemple de gigantomanie soviétique. L'étude porte sur la dernière phase du projet (années 1970-1980), puisque celui-ci est relancé en grande pompe en 1974, lors du XVII^e Congrès du Komsomol (VLKSM), et déclaré achevé en 1984. Exploitant les archives nationales (GARF, RGASPI, RGANI...), mais aussi des archives locales (Irkutsk), un vaste corpus de périodiques nationaux et régionaux (*Pravda*, *Izvestija*, *Kommunist*, *Gudok*, *Vostočno-sibirskaja pravda*, etc.), l'auteur confronte une propagande aux slogans grandiloquents (« le chantier du siècle », « la voie du futur ») à la réalité sur le terrain.

- 3 Le BAM apparaît comme un véritable microcosme de l'Union soviétique au cours des années Brežnev-Andropov-Černenko, ou, mieux encore, comme « un lieu dans lequel les comportements et les attitudes qui définissent les discours publics et privés de l'URSS brejnévienne sont amplifiés ». Loin d'être le seul produit de la « stagnation » ou du « socialisme développé », le BAM apparaît comme un carrefour de « tendances dynamiques qui constituent cette période cruciale de l'histoire soviétique » (p. 3). C'est un lieu d'expression et un lieu exutoire pour la jeunesse soviétique : sur les 500 000 personnes engagées sur le chantier (*bamovcy*), deux tiers sont membres du Komsomol, mus par des motivations complexes, loin de se réduire au romantisme idéologique.
- 4 Le BAM est d'abord lancé comme un projet destiné à dompter et exploiter un « territoire vierge aux ressources immenses » (ch. II : « Prométhée contre les conservateurs »). Les discours officiels, aux accents parfois nationalistes, ne cessent de promouvoir son enjeu démiurgique, le plus souvent au détriment des enjeux écologiques. Dans ce domaine, l'entreprise a pu favoriser l'émergence d'une société civile soviétique, sous la forme de la création d'un mouvement de protection de la nature digne de ce nom. Les discours les plus radicaux des défenseurs de l'écosystème se réfugient dans le tamizdat, avec notamment Zeew Wolfson, qui publie en 1978, sous le pseudonyme de Boris Komarov, un ouvrage sur la destruction de la nature en URSS. Plus modérés, les discours environnementalistes des *bamovcy* ne manquent pas de souligner les problèmes les plus criants — incendies de forêt provoqués par les travaux, pollution du lac Bajkal et gaspillage des moyens. La communauté scientifique d'Arhangel'sk joue aussi un rôle particulièrement dynamique. La loi « Sur la protection et la gestion du monde animal » du Soviet suprême est promulguée en 1981. Ce « coin de liberté » ainsi offert entraîne la création de la VOOP (Vserossijskoe Obščestvo Ohrany Prirody — Société nationale pour la protection de la nature) et d'une émission télévisée mensuelle « L'homme et la nature ». Les jeunes en profitent pour s'organiser en petits groupes (« les patrouilles vertes ») qui contrôlent le respect de la législation par les administrateurs. Reste que la bureaucratie s'inquiète peu des effets écologiques désastreux du chantier, malgré de nombreuses lettres réclamant des mesures : rien ne doit ralentir le « chantier du siècle ».
- 5 Il s'agit aussi d'un lieu de déviance et non d'un havre peuplé d'idéalistes (ch. III : « Crime et corruption dans la société du BAM »). Les effectifs du « chantier du siècle » sont composés à 40 % de jeunes qui ont eu des démêlés avec la justice ; les mêmes sont assez souvent des enfants de la nomenklatura, appelés à être « réformés par le travail ». Ces jeunes délinquants sont attirés par la rétribution pécuniaire — le triple du salaire soviétique moyen — et par la possibilité de s'en tirer à bon compte. Ils s'évaporent littéralement dans la nature une fois passé l'âge fatidique de trente ans, après lequel ils ne peuvent plus légalement faire partie du Komsomol. La propagande du pouvoir s'efforce de « produire une morale communiste dans un climat d'amoralité » : elle promeut des modèles — le plus souvent des miliciens (tel Aleksandr Kolesnikov, policier du MVD, qui même blessé réussit à arrêter un criminel) — et encourage l'autorégulation par des groupes de surveillance civile — les *družiny*. Mais elle est impuissante ou désarmée face à l'alcoolisme, la corruption, les vols et les viols. Les crimes économiques finissent par ternir l'image du BAM, comme en témoignent les affaires impliquant deux administrateurs, Jurij Verbitskij et Jurij Ščerbinin, qui font la une des médias. Le BAM est financé par l'exportation des matières premières qu'il exploite ; aussi le détournement de l'argent gagné peut-il être vu comme une véritable préfiguration des pratiques de l'économie souterraine des années 1990.

- 6 Le BAM est également un lieu où la parité doit offrir le plus de visibilité (ch. IV : « Travailler seules. Les femmes sur les rails »). Une propagande spécialement destinée aux femmes (les *bamovki*) est déployée à cet effet : aussi la « question féminine », toujours d'actualité soixante ans après la révolution, incite-t-elle les femmes à se porter volontaires pour aller travailler pour le BAM, véritable moteur d'émancipation. Le serment du Komsomol, prêté par 80 % d'entre elles, s'ouvre ainsi : « Je suis une femme du Komsomol. Je peux donc choisir moi-même ma carrière. » La propagande diffuse des modèles de travailleuses ayant réussi à rester féminines, sur fond d'un vocabulaire militaire néanmoins très présent et savamment entretenu. Ainsi, en 1977, Nina Raspopova, vétéran de la Grande Guerre patriotique, parcourt la zone du BAM à bord de l'agit-train *Komsomol'skaja pravda*. Cependant, la réalité est bien plus terne. Ce que les administrateurs recherchent en fait, c'est une *bamovka* passive et satisfaite. L'enthousiasme non feint des femmes qui cherchent à devenir autonomes en s'engageant dans le projet est suspect. Sur place, celles-ci se heurtent aux multiples manifestations de sexisme, voire parfois aux viols. Les autorités sont non seulement impuissantes à faire face aux manifestations d'incivilité, mais font également preuve d'une justice toute partielle en invoquant, dans un cas de viol au moins, la culpabilité passive de victimes coupables de leur « comportement léger » (p. 91). Le cas de Tatjana Denisova, guitariste et chanteuse populaire de la « zone », est un exemple assez représentatif, pour Ward, de la misogynie et de la jalousie des collègues, qui n'hésitent pas à faire courir des rumeurs sur sa supposée homosexualité.
- 7 L'échec est également patent dans le domaine du rapport à l'Autre, qu'il soit membre d'une république, de l'étranger proche ou lointain (ch. V : « Différenciation nationale et marginalisation sur les rails », et VI : « Les rails de la coopération fraternelle »). Si la propagande présente le projet comme un forum multinational où règne l'égalité ethnique, où chaque communauté contribue à l'entreprise dans la mesure de ses moyens, les tensions semblent prévaloir sur les relations constructives. Aux non-Slaves, mais aussi aux non-russophones (essentiellement des Africains des « pays frères »), sont réservées les tâches les plus dures, et ceux-ci doivent vivre dans des conditions particulièrement spartiates. L'isolement linguistique aboutit le plus souvent à la relégation spatiale. De nombreux étrangers déchaînent la colère de leurs supérieurs (désorganisation et incompétence). De fait, une forte minorité d'entre eux n'a tout simplement jamais travaillé. Le refus de travailler affecte ainsi plus de la moitié d'une brigade d'Arménie, de Géorgie et du Tadjikistan, comme le relate une note de 1975 (p. 119). Les rixes impliquant des Caucasiens sont nombreuses.
- 8 La propagande s'adapte habilement au contexte : elle insiste sur rôle le positif après 1979, année de la révolution islamiste en Iran et de l'invasion de l'Afghanistan, des musulmans ; elle prend garde à ne pas froisser la Chine, ce puissant voisin avec lequel les relations restent extrêmement tendues, mais qui demeure un pays qu'il faut impressionner. De fait, le BAM joue pleinement comme un projet de propagande transfrontalier, puisqu'il implique des jeunes des pays d'Europe de l'Est, mais aussi du Vietnam, de Cuba, d'Afrique et d'Amérique latine. Les objectifs idéologiques sont bien visibles — diffuser une bonne image de l'URSS par le biais de touristes venant de l'étranger, envoyer de jeunes Soviétiques sélectionnés jouer aux ambassadeurs à l'étranger ; un bon exemple en est la publication en espagnol et en russe de *La Symphonie sibérienne* (1982), de Raul Larra, écrivain argentin bien connu en URSS. Mais la propagande a aussi un but stratégique : développer des liens avec la région Pacifique

afin de réduire la dépendance économique à l'égard de l'Europe de l'Ouest. Finalement, dans ce domaine-là aussi, l'échec est patent : les 10 000 *bamovcy* qui voyagent à l'étranger se révèlent de piètres ambassadeurs. Les incidents sont nombreux : ainsi, en octobre 1975, le responsable d'un groupe de 340 personnes (!) envoyé en RDA doit-il s'excuser auprès d'Egon Krenz — les jeunes crachent et urinent en public...

- 9 Le bilan que dresse Christopher Ward est particulièrement sombre, et de fait prévisible : sur tous les plans, le BAM, devenu objet de risée, est un échec qui sonne comme le chant du cygne du régime. Mais la méthode de l'auteur pour parvenir à cette conclusion laisse cependant planer un certain nombre de doutes : l'affirmation de l'échec économique du BAM n'est ainsi étayée par aucune analyse précise ; l'histoire orale — interviews des acteurs du projet — ne fait figurer qu'un seul et unique bamovec, ce qui est pour le moins insuffisant ; enfin le constat d'échec total tranche étrangement avec le vécu de nombreuses personnes pour qui le projet fut un « catalyseur existentiel », l'émergence d'agglomérations nouvelles et donc de vie¹. Une synthèse plus équilibrée, prenant en compte différents vécus, aurait permis de sortir du schéma binaire réussite / échec, qui, on le sait, ne sert qu'à démontrer a posteriori l'évidence de la disparition à venir de l'URSS sans expliquer pourquoi le système au contraire a réussi à se perpétuer aussi longtemps.
- 10 Le titre même de l'ouvrage pose problème : de ce « projet fou de Brežnev », tel qu'il est présenté dans le livre, Brežnev lui-même est totalement absent. On ne peut voir là qu'un désir d'éditeur de donner à l'ouvrage un titre plus accrocheur afin de le proposer à un vaste public², ainsi que l'évidente difficulté d'accès aux sources pour une période aussi récente, mais l'influence de Brežnev aurait cependant pu être étayée par des arguments plus solides que sa simple participation au XVII^e Congrès du Komsomol. Les enjeux du BAM dans la lutte au sommet sont ainsi ignorés. À titre d'exemple, mentionnons l'anecdote célèbre de Gejdar Alev — futur président de l'Azerbaïdjan, nommé en 1983 vice-premier ministre de l'URSS — décidant de prendre connaissance de l'avancement des travaux du BAM. L'équipe du Goskino qui accompagne Alev tourne un court film documentaire qui sera projeté lors d'une réunion du Politburo. Les conclusions pessimistes d'Alev, restées longtemps secrètes, auraient surtout été un prétexte de la part de ce dernier pour se positionner en réformateur et affronter pour la première fois les « grands anciens » du Kremlin³. Ces réserves mises à part, l'ouvrage de Christopher Ward doit être salué comme une contribution nécessaire, venant utilement compléter un ensemble d'ouvrages récents qui permettent de poser les jalons d'une histoire du brejnévisme⁴.

NOTES

1. Voir le documentaire récent, certes empreint d'un sentiment de nostalgie ambigu sur : <http://rutube.ru/tracks/2123910.html?v=bc83214d635d2c2d91ead48868fa0c94> (consulté le 22 octobre 2010).

2. Ce qui explique aussi l'étrange absence de toute mise en perspective historiographique, ainsi que la définition d'expressions allant pourtant de soi, telle que « Comité central ».

3. Voir http://www.kultura.az/articles.php?item_id=20080518103731819&sec_id=23.
4. Voir notamment mon compte rendu sur l'état des lieux historiographique de cette question publié dans : *Cahiers du Monde russe*, 48 (4), 2007, p. 770-775. <http://monderusse.revues.org/document6102.html>.